

MUR

1771

Lettres ouvertes aux Ecrivains de Belgique.

Publication trimestrielle.

Soixante-treizième

LETTRE OUVERTE
aux Ecrivains de Belgique



Solstice de l'hiver 1970.

Mes chers confrères,

Comme la plupart d'entre nous travaillent uniquement pour la postérité, faisant nôtre la parole de H. R. Lenormand « Le temps est un songe », je n'étonnerai personne en évoquant encore le drame qui frappa notre culture française ; j'entends cet incendie dévastateur des bureaux où se concentrent les services qui veillent avec amour et constance sur nos intérêts tant matériels que spirituels. Vous connaissez les faits. Nombre d'ouvrages de valeur littéraire certaine périrent dans les flammes. Le local de la commission dépositrice de cette certitude brûla. Par bonheur, les membres ne brûlèrent pas : ils étaient absents. Mais de nombreuses archives n'échappèrent point à ce que certains malveillants osèrent appeler une purification par le feu.

Le désastre put être circonscrit grâce au savoir-faire du lieutenant Bodart. Quelques confrères de province l'ont confondu avec l'éminent défenseur de nos lettres ; vous avez reconnu notre

ami Roger Bodart. C'est mal le connaître. Tout d'abord, il n'est pas pompier et, dût-il l'être, il serait pour le moins major, le grade de général n'existant pas dans ce corps d'élite. De surcroît, notre ami est particulièrement disert alors que son homonyme, interrogé sur les causes du sinistre, s'est montré d'un mutisme que j'oserais qualifier d'éloquent, au point de faire naître — toujours ces malveillants ! — des suspicions qu'il importe, comme il se doit, de repousser du pied.

Le Ministère de la culture, chacun le sait, est une maison de verre. D'aucuns prétendent que c'est du verre opaque. Il ne faut pas se fier à quelques apparences fortuites. Pour qu'un verre devienne clair, point n'est besoin de cracher dessus, il suffit de frotter. Je parle en connaissance de cause. J'ai toujours obtenu tous les renseignements voulus et s'il m'a fallu parfois frotter le verre, ce fut pour éloigner un simple embu tout de délicatesse.

Pensez-y, mes chers confrères, où chercherais-je les renseignements qu'il m'arrive de vous prodiguer ? A la réflexion, c'est une forme de collaboration dont l'efficace vient de se confirmer. En effet, si toute la culture française s'était consumée dans les flammes, j'eusse pu fournir la liste des achats des livres de valeur littéraire certaine, celle des subsides alloués aux confrères distingués et jusqu'au nombre de spectateurs qui stimulent de leur présence les activités du Théâtre National. A ce propos, et ceci intéressera nos confrères dramaturges, les auteurs belges attirent autant de monde que les étrangers. La nouvelle est réconfortante, mais pour se faire jouer il est néanmoins souhaitable, en outre, de remplir une fonction ayant une valeur stratégique, d'être de la maison ou de se déguiser en Iroquois ou en Moldo-Valaque.

Et ceci me ramène au chapitre des subsides. Tous les ans, une quarantaine de confrères bénéficient de la bienveillance attentive de l'Etat. Je dis attentive à cause des dosages qui vont d'ordi-

naire de 7.500 à 60.000 francs, avec un plafond unique de 90.000, et une moyenne de 19.500 francs. Ce dernier chiffre, je l'avoue, m'attendrit. Il révèle, en effet, des subtilités de dosage dignes d'un apothicaire, mais qui échappent à mon entendement obtus.

Pourrais-je ne pas vous parler de l'exposition « Le livre français hors de France » ? Vous ne me le pardonneriez pas et vous auriez raison. Je n'y participai point et je m'explique. Sociétaire de l'A.E.B. je me figurais que tous les membres, à défaut de leurs mérites, forcément impondérables, avaient des droit égaux, garantis par une cotisation dûment payée. L'invitation me détrompa. Il fallait passer par une commission d'autant plus redoutable qu'elle était anonyme. Je songeais en tremblant que je risquais d'être immolé par cet aréopage, et même l'idée pourtant si consolante que mon sort serait partagé par des dizaines, que dis-je ? par des centaines d'autres ne ranima pas mon courage.

Telle quelle l'exposition me ravit par la justesse de son climat. Elle avait l'air distingué et ennuyeux qui est le propre des grandes bibliothèques. Tous les livres bien rangés avec des étiquettes dactylographiées. Des pages et des photos sagement accrochées en rang d'« oignonisme », s'il n'est permis d'user de ce néologisme plutôt obsolète. En bref, un dédain parfait pour cet art dit de la présentation, tenu pour une des formes majeures de la publicité, or les bons produits ne se vantent pas. Ceci explique sans doute pourquoi un bon quart de la Chapelle de Nassau était laissé vide : Trop d'abondance nuit.

Je n'ai découvert qu'une note imprévue dans cette sévérité de bon aloi : Le portrait de ma vieille amie Marie Gevers se prélassait parmi les Suisses ! La dame de Missenbourg Suisse, qui l'eût cru ?

Sur ce, je m'en fus visiter l'exposition consacrée à Franz

Hellens, dans une petite salle rue des Eperonniers. Quelle surprise ! A lui tout seul, Franz Hellens paraissait plus vivant que notre équipe de choc présente à la Bibliothèque royale. Et la librairie attenante y ajoutait un étalage accrocheur. Maléfiques de cet art de la présentation, enfant de la publicité ? Vous avouerez-je ? J'en fus touché, hélas, comme un vulgaire passant.

ROGER AVERMAETE.

CHRONIQUE DE LA CULTURE

Toutes les formes de la culture sont estimables — même celles que des lèvres délicates ne prononceront qu'avec peine, je pense à la conchyculture — aussi trouvé-je que l'opinion publique n'a pas été suffisamment sensibilisée par la prouesse d'un de nos compatriotes qui s'en fut conquérir à Stuttgart le championnat du monde de la coiffure pour hommes en triomphant d'un lot de concurrents venus de 22 pays différents. La distribution des prix se fit avec l'accompagnement d'un orchestre soutenu par un chœur de 200 personnes et l'entrée coûtait quelque 5.000 francs.

En ces temps de recyclage, poètes qui rêvez de gloire et de profit, je pense à vous ! N'oubliez pas la capilliculture.

R.A.